

Le long voyage de Dhondup Wangchen

Comment un paysan illettré s'est retrouvé à défier l'État chinois. Marguerite Contat, membre de l'Association d'amitié suisse-tibétaine, fait le portrait d'un homme au destin hors du commun.

MARGUERITE CONTAT

« Je ne suis pas instruit. Je n'ai jamais été à l'école. Cependant, je voudrais dire certaines choses. Il y a quelques mois, quelques-uns d'entre nous ont eu une discussion sur le fait qu'avant la tenue des Jeux olympiques de 2008 en Chine nous devions recueillir des informations pour savoir si les Tibétains au Tibet étaient d'accord avec les Jeux, et connaître leur opinion à ce sujet. »

Dhondup Wangchen, un Tibétain dans la trentaine, est assis face caméra, t-shirt blanc, devant un mur blanc – on dirait une cellule. Il n'est pas à l'aise, il n'a pas l'habitude d'être filmé. Il semble lire son texte. Au long des 25 minutes du documentaire, il prendra de l'assurance en s'adressant à la caméra. On le voit marcher d'un pas décidé dans les rues, le regard aux aguets, monter dans un taxi, dans un train. Il rencontre des moines, des écolières, des nomades qu'il interroge. La caméra saisit des paysages arides, enneigés, des bâtiments gris où sont relégués les nomades, des troupeaux de yaks dans leur enclos ou les prosternations d'un pèlerin à Lhasa. Le cameraman amateur qui l'accompagne enregistre dans leur environnement les visages de jeunes et vieux Tibétains, le plus souvent graves et concentrés, parfois hilares, et leurs témoignages sans fard.

En cette année 2007, ces hommes et ces femmes sont unanimes à dénoncer la colonisation chinoise depuis 1950 et disent l'absence de liberté, la disparition de la langue et de la culture, l'accaparement des ressources et l'accroissement de la pauvreté. Ils dénoncent le peuplement du Tibet par les Hans. « Les Tibétains n'ont donc aucune raison de faire la fête », relève une jeune femme. L'exil du dalaï-lama, figure tutélaire et acteur absent du film, contribue à leur détresse. « Il suffit que j'entende son nom pour que je sois rempli de foi, de dévotion et d'une profonde tristesse », murmure un vieil homme en pleurs. Et s'il revenait ? Ça « vaudrait plus pour moi que cent chevaux et mille taureaux » affirme une femme en souriant. L'humour et le pragmatisme comme remèdes au désespoir. En écho, la voix de Dhondup appelle à unir les efforts, car un homme seul ne peut rien...

Dans les dernières images, on le voit replier soigneusement sa couchette, trier des cassettes et faire sa valise. On le voit enfin dans un bus, visage détendu, casquette vissée sur la tête, fredonner une chanson en l'honneur du dalaï-lama. Le dernier lot d'enregistrements, comme les précédents, vient d'être envoyé à son cousin à Zurich, par le biais d'une personne de confiance. On est le 10 mars 2008. Le voyage de six mois de Dhondup Wangchen et de son cameraman, le moine Golog Jigme, dans les provinces orientales du Tibet s'achève. Ils ignorent alors que des soulèvements ont lieu dans tout le Tibet qui seront féroce ment réprimés. Le 26 mars, Dhondup Wangchen et Golog Jigme sont arrêtés. Dhondup est emmené par la police secrète au sous-sol d'un hôtel, immobilisé et torturé sur une chaise métallique, « la chaise du tigre », pendant sept jours et sept nuits, sans boire ni manger ni



Photographie Demir Sönmez

dormir. Golog Jigme connaîtra le même sort dans un autre lieu.

Au même moment, le documentaire est monté à Zurich à partir des 108 entretiens filmés : *Surmonter la peur* (*Leaving Fear Behind*) est mis en ligne par l'association zurichoise *Filming for Tibet* juste avant l'ouverture des JO d'été, qui ont lieu du 8 au 24 août. Le 7, le film est projeté clandestinement à Pékin à des journalistes étrangers, une séance vite interrompue par l'arrivée de la police. « Le film sera vu jusqu'au bout à l'ambassade des Pays-Bas », me confirmera Dhondup. Comble d'ironie, ce sera en prison, en décembre, lors d'un interrogatoire, qu'il découvrira son film.

Dhondup Wangchen est finalement condamné le 28 décembre 2009 à six ans de prison pour « subversion contre le pouvoir de l'État ». La communauté internationale proteste. Largement diffusé, *Surmonter la peur* le sort de l'anonymat et lui vaut en 2012 un Prix international de la liberté de la presse, décerné par le Comité pour la protection des journalistes qui a son siège à New York. Il reçoit également, de l'ONG Human Rights Foundation, le prix Vaclav Havel « pour la dissidence créative ».

Né en 1974 à Khotse, un village de la province de l'Amdo, à 2000 kilomètres de Lhasa, Dhondup Wangchen grandit dans une famille pauvre de dix enfants. Il travaille aux champs, s'occupe des animaux. Un vie dur, banale pour des paysans tibétains. Il sait que des proches ont disparu, du côté maternel et paternel, sous la répression chinoise. Curieux du monde, il part à 18 ans pour Lhasa. Un premier et long voyage en terre inconnue. Dans la capitale, il assiste à des manifestations de moines et de nonnes, réprimées par la police. Peu à peu il découvre le poids de l'occupation chinoise. La même année, il part à Dharamsala, en Inde, voir le dalaï-lama et « faire son éducation ». Il revient à Lhasa en 1993, non sans être brièvement arrêté à son retour. Tout en travaillant dans le restaurant de Jamyang Tsultrim, son cou-

sin, celui-là même qui, en exil à Zurich, réceptionnera en 2008 les enregistrements du film, il parfait son apprentissage politique et s'engage en faveur d'anciens prisonniers politiques. Dès 2001, avec Jamyang qui lui sert de mentor, il commence à imprimer et à distribuer des livres en tibétain et chinois sur l'histoire, la politique et l'enseignement du dalaï-lama. Parmi ceux qui l'aident dans sa tâche, le moine Golog Jigme, avec lequel se réalisera *Surmonter la peur*.

Dhondup Wangchen est arrêté à plusieurs reprises. « En 1997, lors du passage de Hong Kong à la Chine, j'ai été ligoté, emprisonné et torturé par la police de Lhasa. À l'époque, ma femme était sur le point d'accoucher de mon deuxième fils. » En 2002, il disparaîtra trente jours, emprisonné, sans que personne ne sache ce qu'il est advenu de lui. Une autre fois, il aura plus de chance et sera libéré grâce à l'intervention d'un ami qui paiera les 8000 yuans de caution. Au final, si aucune charge n'est retenue contre lui, il est désormais dans le collimateur des autorités chinoises. Le film, avec son audience internationale, sera la provocation de trop.

En février 2022, Dhondup Wangchen terminait à Genève la tournée qui l'a mené dans les capitales européennes pour plaider le boycott diplomatique des Jeux olympiques d'hiver 2022 à Pékin. Sur le quai de la gare de Genève, quand il descend du train en provenance de Zurich, sa petite silhouette grise est aussitôt accueillie par un groupe de Tibétaines et Tibétains. Les drapeaux s'agitent, les visages s'inclinent avec une ferveur empressée, les mains se joignent. Bien vite, les katas, ces écharpes blanches soyeuses, entourent son cou en signe de respect et de bienvenue. Dhondup se prête à ce cérémonial, mille fois vécu, mille fois intériorisé. J'avais conservé la mémoire du visage juvénile du film. Dhondup a désormais les traits labourés de celui que les sévices ont marqué.

Lors d'un échange, il me racontera avec détails les lieux de détention, sous-sol d'hôtel,

prisons « officielles » et camps de travail, à Xining et Xichuan, les tortures, les journées de seize heures de travaux forcés, « à coudre des uniformes militaires pour l'Irak et l'Afghanistan, ça rapportait de l'argent aux Chinois », le manque d'eau, de nourriture et de soins, les puces, la surpopulation et les prisonniers qui se battent entre eux. « Les prisonniers n'ont aucun droit. » Dhondup, Tibétain et détenu politique, est particulièrement discriminé. Il veut alerter le président chinois sur la situation carcérale : il est puni de 84 jours de confinement. Il est libéré le 5 juin 2014. « Mais je n'étais pas libre. J'étais constamment contrôlé et les gens que je contactais ont été inquiétés. Je ne voulais pas partir, mais mener des actions de l'intérieur. Finalement, en 2017, j'ai décidé de m'enfuir : un voyage risqué via le Yunnan et le Vietnam. Je vis maintenant avec ma famille à San Francisco. »

Wangpo, un ami intime de la famille, me précisera : « Avant de faire le film, en 2007, Dhondup avait mis ses parents, sa femme Lhamo Tso et leurs quatre enfants à l'abri en Inde. Plus tard, Lhamo et les enfants obtiendront l'asile politique aux États-Unis : avec l'arrestation de son mari, elle s'est émancipée, est devenue « une voix », en s'engageant sans relâche en faveur de sa libération. » En 2017, une cinéaste japonaise lui consacre un film, *The Diary of a Tibetan Woman*, qui témoigne de sa transformation. Après dix ans de séparation, la famille a dû prendre du temps pour se retrouver.

Dhondup Wangchen a survécu, mais sa santé est très dégradée. Après un tel parcours de terreur et de déshumanisation, peut-on encore « surmonter sa peur » ? « On en sort de toute façon coupable, ça laisse une empreinte dans l'histoire d'une personne. » Aveu pudique. Il reconnaît ne pas dormir la nuit, avoir des crises d'angoisse quand il pense à l'avenir. Pourtant, ajoute-t-il, « je n'ai pas de colère, mais de la compassion à l'égard de mes bourreaux : ils reçoivent des ordres et les exécutent pour préserver leur famille. J'étais peu instruit, mais mes parents m'ont élevé dans la foi bouddhique et la loi karmique de la relation de cause à effet, du respect de la vie. Et j'ai lu beaucoup de livres du dalaï-lama et sur le bouddhisme... Ceci m'a aidé à résister. »

Face au public, lors d'une table-ronde, Dhondup évoque le génocide culturel en cours au Tibet, mais aussi la situation à Hong Kong et Taïwan, celle d'autres peuples menacés, comme les Ouïgours du Xinjiang. Il alerte : « La stratégie du gouvernement chinois, c'est d'exterminer l'identité d'un peuple et de la remplacer par la culture et la langue chinoises. Nous ne devons pas fermer les yeux, usez de votre liberté de parler. Nous devons nous opposer à la réécriture de l'histoire par les Chinois ! » Il a la conviction du missionnaire et l'humilité du pèlerin : « Je suis Tibétain et je sens très fortement les responsabilités sur mes épaules. Je me suis engagé au risque de ma vie et jusqu'à la fin de ma vie. »